

ce qu'il élève dans les cieux. Beaucoup d'entre eux ne dédaignent pas moins les principes et les règles que doit suivre l'écrivain pour ne pas profaner le bel art auquel il s'exerce, en sorte que rien de beau, de digne, de noble et de vrai ne sort de leur plume, qu'ils laissent courir mollement au gré d'un aveugle caprice. Leur imagination fantaisiste, surexcitée par les voluptueux souvenirs qu'elle évoque, se donne libre-carrière en se lançant à bride abattue dans les royaumes du vide, *inania regna*. Elle n'a nul frein qui la retienne, et ne connaît pas plus de loi littéraire que de loi religieuse. Produire vite pour compenser le peu de valeur de l'article par l'abondance de la marchandise : tel est en partie l'idéal qu'elle poursuit dans sa course haletante.

Mais le roman où finissent par choir aujourd'hui la plupart des hommes de lettres si l'on comprend dans son domaine le théâtre ou le drame qui en est une modification ou un écho retentissant, le roman, comme nous l'avons déjà expliqué, s'attaque surtout aux femmes dont il a la prétention de peindre les sentiments, les pensées et les mœurs. Il est façonné particulièrement à leur intention ; elles en sont le sujet usuel ; il roule sur leur sexe pour les entraîner avec lui dans l'abîme où s'échelonnent ses folles créations. Il n'est point l'idéalisation, mais le travestissement de tout ce qui émane d'elles, et c'est là ce qui constitue avant tout le caractère de perversité de cette sorte d'écrits. A ce point de vue, il n'est pas seulement anti-religieux : il est de plus anti-social, parce qu'il mène au mépris de la femme en la prostituant au vice, dans la personne de ses héroïnes qu'il suppose être formées à sa ressemblance, et en lui déniaut la vertu.

Le principal agent qu'emploient les romanciers pour varier leurs récits, pour nouer et dénouer leurs intrigues, est l'amour, non cet amour vrai qui habite les régions supérieures de l'âme et ne vit pas par les sens, ce parfum de christianisme qu'on respire dans une saine atmosphère sociale et qui vivifie, qui épure au lieu de flétrir : mais la sensation physique qui trouble toutes les facultés, qui rabaisse et déprave. L'amour est le double respect de soi-même et de l'être aimé. Celui qu'ils invoquent et qu'ils mettent en scène en épuisant les dernières ressources de leur art, n'est qu'un roué qui se plonge dans la fange, et n'estime que les satisfactions de la chair parce qu'il n'aperçoit rien au-delà de la matière et de ses phénomènes au milieu desquels il s'absorbe.

Puisque nous sommes conduit par l'enchaînement des idées à aborder ce sujet délicat, il convient d'observer que le Christianisme, par sa pureté de doctrine, a renouvelé le type de l'amour dans les transformations successives qu'il revêt au sein de l'humanité. Il